

ARCHEOLOGIE ET HISTOIRE EN AFRIQUE DE L'EST ET EN ARABIE

Le numéro 16 de *Pount* que nous présentons aujourd'hui clôt la quatrième année de notre bulletin, si l'on veut bien admettre que quatre numéros constituent une « année » de cette revue qui avait la prétention d'être trimestrielle mais qui, hélas ! l'a été fort peu !

Cette fois-ci encore, c'est une série d'études à caractère historique ou protohistorique que nous publions aujourd'hui, ce qui n'est peut-être pas inutile si l'on veut bien admettre que, pour comprendre le présent, il est nécessaire de connaître le passé.

Pour commencer par le commencement, c'est-à-dire par les faits les plus anciens, nous donnons aujourd'hui les comptes rendus des fouilles effectuées sous la direction de Roger Grau en 1974 et 1975 par le Groupe d'Etudes Préhistoriques, Archéologiques et Géologiques (GEPAG) dont il était le président, sous l'égide de la Société d'Etudes de l'Afrique orientale (1). Ces fouilles ont porté sur le site protohistorique de Handoga. Il aurait, bien sûr, été possible de remonter bien plus loin dans le temps en s'attaquant comme nous l'avons déjà fait à plusieurs reprises dans nos colonnes, au domaine de la préhistoire. Toutefois les travaux de notre regretté collègue, Claude Thibault, si prématurément et si brutalement enlevé à notre amitié et à toutes les tâches qu'il avait entreprises notamment en République de Djibouti, où elles s'annonçaient particulièrement fécondes, ont montré que les objets les plus anciens de l'archéologie préhistorique djiboutienne remontaient à une période dont l'ancienneté était de l'ordre du million d'années, c'est-à-dire sans commune mesure avec celle des vestiges protohistoriques qui parsèment le territoire de la République. L'histoire du Handoga, comme celle de la plupart des cités anciennes de ce genre, paraît bien s'échelonner sur une longue pé-

riode. La seule datation dont nous pouvons disposer pour l'instant remonte à environ cinq cents ans, cependant certains vestiges ou outils découverts sur ce site semblent indiquer que le « premier Handoga » se situerait à l'époque de la préhistoire la plus récente, vieille tout au plus de quelques milliers d'années.

Par contre, les travaux de Roger Grau apportent une pierre — et une pierre d'importance — à l'édifice de la protohistoire plus récente de la République de Djibouti, dont les vestiges sont extrêmement nombreux : tombes et cités dites « Galla » telles que Handoga, tumuli, stèles « phalliques » de la route de Loyada (2), enceintes funéraires (3), champs fossiles (?) des plaines alluviales telles que 'Adaytou, gravures rupestres, etc. Il est permis d'espérer que la multiplication d'études ponctuelles de ce genre, combinée avec un inventaire systématique de ces divers vestiges, permettra un jour à des spécialistes d'élaborer une ou plusieurs hypothèses cohérentes sur ce que fut cette protohistoire de la République de Djibouti et de la raccorder à celle de la Corne de l'Afrique dans son ensemble ainsi qu'à l'histoire des populations voisines disposant de l'écriture : celles d'Ethiopie, du Yémen, voire d'Egypte.

Après F. Lebon dans son étude sur Eloi Pino publiée dans le précédent numéro de *Pount*, le Docteur Francine Bertin passe aujourd'hui en revue l'ensemble des voyageurs, commerçants ou explorateurs, qui ont visité Obok de 1879 à 1884. Non seulement l'auteur nous donne ici une bibliographie qui paraît bien exhaustive, mais son étude fourmille de détails piquants d'un intérêt historique certain. Le moindre d'entre eux n'est pas la légende relative à l'existence à Obok de gisements de houille, ou mieux d'antracite, dont

l'exploitation aurait été susceptible d'approvisionner les steamers à destination de de l'Extrême-Orient. Les voyageurs des années 70 et suivantes n'écrivaient-ils pas que « le charbon existant en fait une escale privilégiée et l'Aouache navigable facilitera l'accès vers l'arrière pays » (!!!...). Toutefois, en 1887, Alphonse Aubry constatait avec regret que « contrairement à l'opinion de Rivoyre, Delagrangé, Salmon ou Goltdamer... il n'y a pas de charbon à Obock ». Cette légende était née apparemment de l'existence, dans l'arrière-pays d'Obok, comme dans toutes les régions formées principalement de roches volcaniques acides, de nombreux gisements d'obsidienne d'un noir brillant et d'aspect souvent plus ou moins schistoïde, qu'à première vue — mais à première vue seulement! — on avait pu prendre pour de l'antracite.

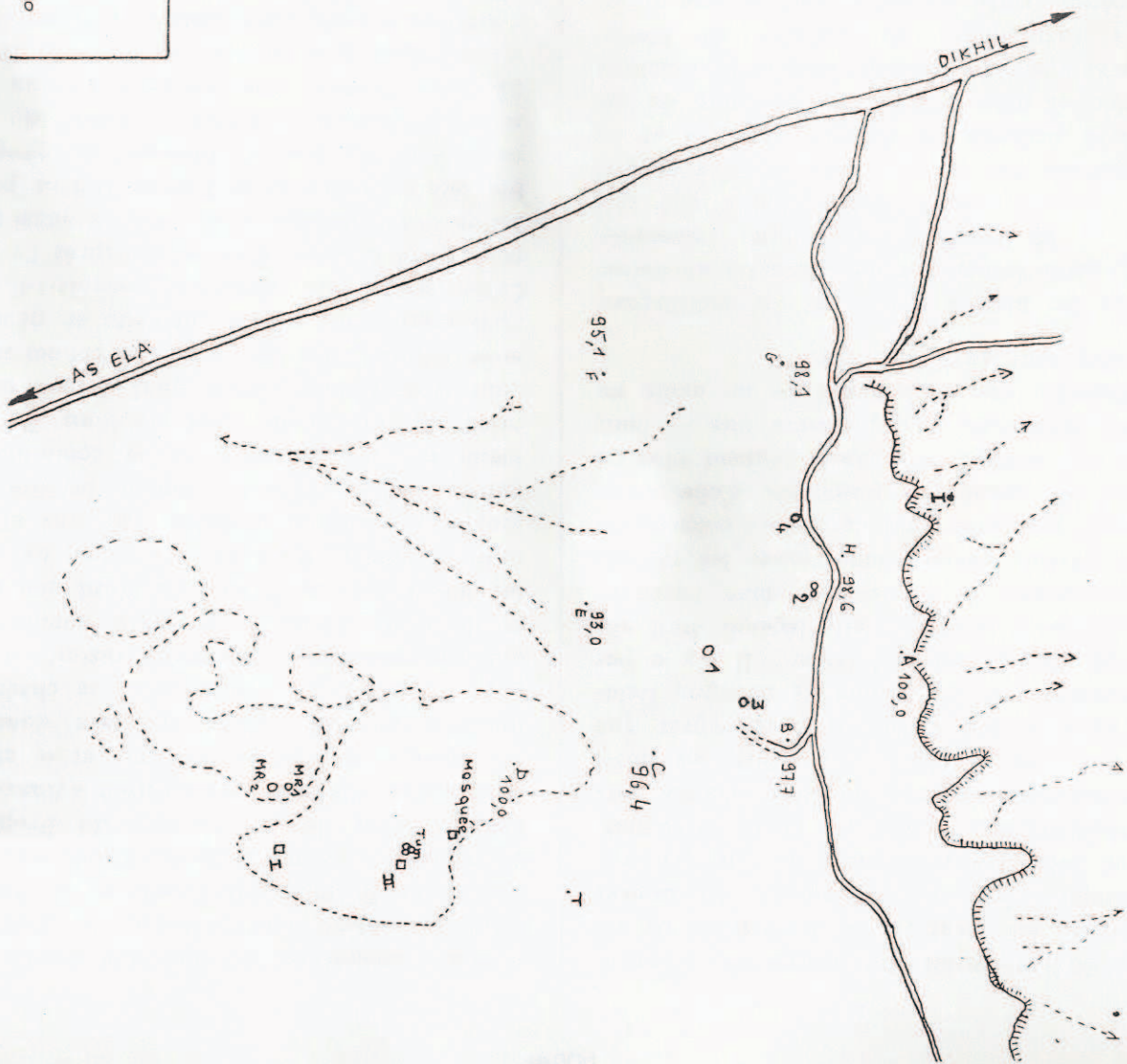
Après les pierres taillées et les mollusques, c'est, cette fois-ci, sur les monnaies anciennes qu'avec sa curiosité scientifique inlassable, s'est penché André Robin. Après une vue d'ensemble sur les monnaies les plus anciennement utilisées en Afrique orientale et en Arabie, il nous conte avec beaucoup de détails et avec sa précision habituelle, l'histoire assez surprenante du « thaler de Marie-Thérèse », cette monnaie autrichienne devenue pour deux siècles l'instrument d'échanges essentiel de l'Afrique de l'Est et de l'Arabie. Il est même à peu près certain qu'il existe encore ici ou là, et même sans doute en République de Djibouti, des « trésors », connus ou inconnus, constitués de ces pièces que l'on a continué à fabriquer jusqu'en 1966 : monnaie dont la valeur n'est pas soumise aux aléas de l'inflation, bien au contraire !

C'est pour lutter contre les souverains juifs régnant sur une partie du Yémen et persécutant les chrétiens, qu'un empereur d'Éthiopie envoya dans ce pays, à la fin du VI^e siècle de l'ère chrétienne, une expédition

militaire comportant des éléments montés sur éléphants. Après leur victoire, ils tentèrent vainement de conquérir l'Assir et le Hedjaz et, selon la tradition, cette expédition eut lieu l'année même de la naissance du Prophète Muhammad, dite pour cette raison « Année de l'Éléphant ». Ensuite le judaïsme et le christianisme ont dû laisser la place dans le pays à l'islam. Si, depuis lors, les chrétiens ont progressivement disparu, il restait encore, au début du siècle, d'importantes communautés juives tant au Yémen du Nord que dans celui du Sud et il en existait même un petit groupe implanté à Djibouti. Les uns et les autres étaient réputés comme orfèvres et joaillers. C'est l'histoire de la communauté juive du Yémen du Sud qu'Alain Rouaud nous retrace dans l'étude qu'il a bien voulu nous donner, fort de toute la connaissance qu'il possède du monde yéménite en général. Cette étude met d'ailleurs, semble-t-il, un point final à la question puisqu'après l'« Opération Tapis magique » de 1950, la quasi-totalité des juifs des deux Yémen étaient partis pour Israël. Le peu qui restaient ont progressivement disparu au moins au Yémen du Sud où, selon l'auteur, « la présence d'aucun juif n'a été signalée depuis la révolution de 1970 ». Toutefois, à notre connaissance, il resterait un certain nombre de petites communautés juives dans les villages du Yémen du Nord.

POUNT.

- (1) M. Grau a poursuivi ses travaux au début de 1980, mais cette fois-ci pour le compte de l'Institut Supérieur d'Études et de Recherches Scientifiques et Techniques, organisme officiel de la République de Djibouti, qui l'avait fait venir en mission.
- (2) Pount n° 9, p. 13 : C. BLANC, P. BOUVIER et A. PLANES, « Monolithes phalliformes et pierres levées en TFAI ».
- (3) Pount n° 13, p. 7 : P. BOUVIER et S. MICHE, « Enceintes, tombes et habitations anciennes en TFAI ».



HANDOGA 76
MR1 - MR2 : Cases Rondes
1-2-3-I-II : CASES
I : Incinération
Tum : Tumulus
T : Terrasse # 1/3450